

6

Michel Parazelli
et les jeunes de la rue



7

Pierre Ouellet, professeur,
chercheur et écrivain
à temps plein

12

Monter un opéra :
Le Nozze di Figaro



50 ans de cinéma sur la Résistance française

Céline Séguin

Chargée de cours et chercheuse associée au Département d'histoire, Suzanne Langlois vient de publier une imposante étude sur la représentation de la Résistance dans le cinéma français. Son objectif? Explorer un corpus de films réalisés entre 1944 et 1994 afin d'analyser les choix qu'offre le cinéma, les sources qu'il privilégie, et surtout, comment il contribue à la formation de la conscience historique. Elle a visionné une centaine de films; dépouillé les dossiers de censure, la critique et la petite presse résistante; consulté des mémoires, des essais, et rencontré des cinéastes et d'anciens résistants. Il en résulte un récit passionnant sur la survivance, à travers le cinéma, d'une période controversée de l'histoire de France.

La Résistance, rappelle la chercheuse, a été une constante inspiration pour le cinéma. «Dès la Libération, les résistants ont cherché des lieux propices à la transmission de leur héritage. La rareté des écrits et l'engouement pour le cinéma dans l'après-guerre ont fait que la pellicule est vite apparue comme un lieu incontournable de l'affirmation de la Résistance.» Au fil des ans, la production cinématographique suivra diverses étapes : revivre et magnifier l'événement; l'expliquer et le comprendre; l'explorer et le critiquer. «La perception de la guerre et de la Résistance n'est pas immuable. Elle se forme et se transforme, et le cinéma est partie prenante de ce processus.»

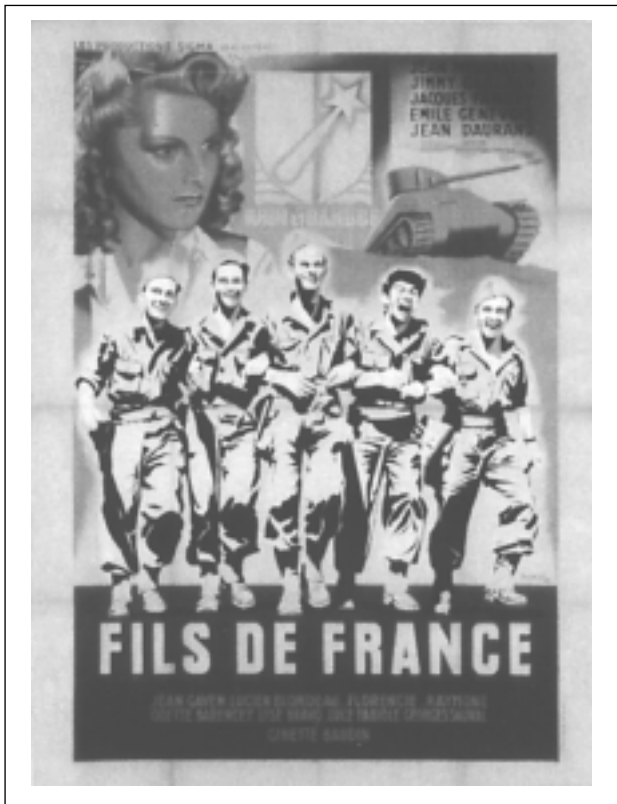
Le cinéma, matrice de l'histoire

Sa recherche part d'un intérêt pour les résistants en tant qu'individus. «Il fallait beaucoup de courage pour aller à l'encontre du conformisme en ces temps difficiles. Or, ces gens-là ne tenaient pas d'archives : ils détruisaient les documents, refusaient de se faire filmer, se réfugiaient dans la clandestinité. À la Libération, ils veulent exister face au monde.» De 1944 à 1946, une douzaine de films sur la Résistance prendront l'affiche. Le cinéma apparaît alors comme une matrice de l'histoire. «On est encore dans l'oralité et c'est à cette source (témoignages de résistants, expérience personnelle...) que s'abreuvent les cinéastes.» Ainsi, dans *La bataille du rail*, René Clément demandera aux cheminots de refaire, devant la caméra, ce qu'ils avaient fait quelques mois auparavant avec de la vraie dynamite. «C'est un apport majeur du film que d'aller tout de suite aux résistants de la base. Pas de grandes figures, mais un héros collectif. L'action domine, mais les résistants eux-mêmes se définissent par elle : il fallait faire quelque chose, agir.»

Les résistantes sous les projecteurs

Avec les années 50 et le début de la guerre froide, d'affirmer l'historienne, l'image des forces armées est réinvestie de prestige tandis qu'un silence tombe sur la Résistance intérieure. Quelques films abordent de nouveaux thèmes : les prisonniers et les déportés. Dès 1958, la Résistance revient en force à l'écran, mouvement qui se poursuivra, dit-elle, tout au long de la décennie suivante. «Le cinéma va souvent dans le même sens que l'historiographie, mais il a parfois une longueur d'avance. Par exemple, la question du rôle des femmes et de leur contribution apparaît très tôt dans les films, tandis que dans les écrits, il faut attendre les années 70 pour que l'histoire des résistantes soit mise en lumière.»

Au cinéma, par contre, dès le tournant des années 60, les femmes occupent des rôles principaux: elles sont impliquées dans les attentats ou assurent des lieux de refuge et de relais. Cette présence féminine, d'affirmer Mme Langlois, accentue le caractère



Fils de France, film de Pierre Blondy (1945).
Affiche/Pierre Pigeot/BIFI

civil du mouvement et contribue à renouveler l'image même de la Résistance. «Cela a permis de montrer que pour un résistant actif dans un réseau, il faut une dizaine d'autres personnes prêtes à of-

frir le gîte et le couvert, à garder le silence... L'esprit de la Résistance, ce n'est pas seulement un homme avec un fusil dans le maquis !»

Au cinéma, comme dans les écrits, il y a eu une période où la Résistance a été magnifiée, et une autre où elle s'est rétrécie comme peau de chagrin, l'accent étant mis sur le régime de Vichy et la collaboration. Mais, dira Mme Langlois, même durant la vague rétro des années 70, axée sur la face sombre de l'Occupation, des cinéastes vont redonner une place à la Résistance en s'intéressant aux minorités oubliées, les communistes et les immigrés. Enfin, de 1980 à 1994, d'autres thèmes seront explorés, dont le quotidien (manger, se vêtir, s'occuper des enfants), la résistance humanitaire (les valeurs religieuses comme moteur de l'engagement) et l'épuration (la question du dédouanement).

Le cinéma, source d'archives

En 50 ans de cinéma, c'est toute une mémoire de la Résistance qui se met en place. «Les films témoignent de quelque chose, soulèvent des questions. Certains — pensons à *Lacombe Lucien* ou *Le chagrin et la pitié* — ouvrent des controverses qui forcent à renouveler le regard. Le film, c'est un discours sur l'histoire et un de ses mécanismes de transmission.» De ce point de vue, dit-elle, l'histoire du XX^e siècle ne ressemble à aucune autre, le débat incluant maintenant des sources écrites, sonores, visuelles et animées.

Ses recherches actuelles portent sur le rôle et la contribution d'un documentariste français — Jean Benoit-Lévy — dans la fondation du Conseil du cinéma des Nations-Unies. En s'intéressant à l'après-guerre, elle a constaté que l'on y discutait ferme des grandes missions du cinéma. «L'idée phare, c'était que la reprise

Voir Cinéma en page 2

Consultation imminente dans deux facultés

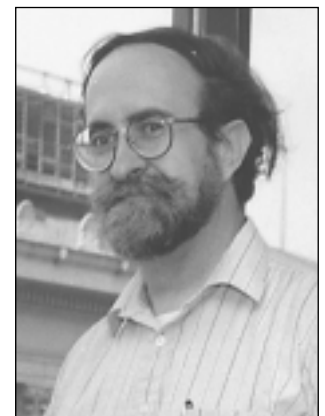
Les comités de sélection pour la désignation des doyens des facultés des Sciences et des Lettres, langues et communications ont retenu, après l'appel de candidatures qui se terminait le 8 février dernier, une candidature unique par faculté. Il s'agit de celle de M. Gilles Gauthier professeur au Département d'informatique et répondant de l'UQAM au sein du Groupe interuniversitaire en tutoriels intelligents (GRITI), en Sciences, et celle de M. Enrico Carontini, professeur et directeur du Département des communications, en Lettres, langues et communications.

On sait, en effet, que M. Michel Jébrak qui assume présentement la fonction de doyen intérimaire en Sciences ne souhaite pas poursuivre son mandat au-delà du 1^{er} juin 2002 et que Mme Marquita Riel, doyenne de la Faculté des Lettres, langues et communications a indiqué qu'elle entendait quitter ses fonctions de doyenne après la présente année académique.

Les professeurs, maîtres de langues, chargés de cours, étudiants réguliers et employés œuvrant dans chacune des facultés concernées se prononceront par voie de scrutin téléphonique (VOTEL), du 18 au 22 mars, en indiquant s'ils souhaitent ou non appuyer la candidature qui leur est proposée (Voir l'Avis de scrutin, page 10). La compilation des résultats se fera le 25 mars par les comités de sélection, qui achèveront leur recommandation aux



Enrico Carontini



Gilles Gauthier

conseils académiques des deux facultés, entre le 26 mars et le 19 avril. Par la suite, la Commission des études du 7 mai recevra les recommandations des deux conseils académiques et transmettra à son tour sa recommandation au Conseil d'administration qui

Voir Consultation en page 2

...Consultation (suite de la page 1)

pourrait nommer les deux futurs doyens le 21 mai prochain. Leur entrée en fonction est prévue pour le 1^{er} juin 2002.

M. Gilles Gauthier est entré à l'UQAM en 1985 et a été promu professeur titulaire en 1997. Il a occupé diverses fonctions académiques dont vice-doyen de la Famille des sciences (1993-1995), directeur du Département d'informatique (1997-1999) et directeur du Centre de formation et d'innovation techno-pédagogique (2000-2001).

Depuis 1986, son engagement est constant dans d'innombrables comités, commissions et groupes de travail, en plus de maintenir un programme de recherches très important soutenu par le CRSNG, FCAR, FODAR, VRQ, etc. M. Gauthier est l'auteur, seul ou en collaboration, de très nombreuses publications scientifiques ici, mais surtout à l'étranger. Depuis son arrivée à l'UQAM, il a

mené aux grades supérieurs une quinzaine d'étudiants.

Après une vingtaine d'années d'enseignement à l'Université de Louvain, M. Enrico Carontini a été invité, en 1983, à joindre les rangs du Département des communications de l'UQAM. De 1988 à 1991, il dirigeait ce même département; de 1992 à 1995, il a occupé la fonction de directeur délégué du Département de géographie; de 1994 à 2000 il a siégé au Conseil d'administration de l'UQAM et de 1995 à aujourd'hui est à nouveau directeur du Département des communications. M. Carontini est l'auteur de plusieurs ouvrages et articles sur la sémiologie et la sémiotique et a dirigé une dizaine de doctorants, de même que plusieurs étudiants à la maîtrise de l'UQAM.

On peut consulter les curriculum vitæ des candidats à l'adresse suivante : www.unites.uqam.ca/instances/designation/menu_3.html

...Cinéma (suite de la page 1)

de la production cinématographique ne pouvait se concevoir sans la réitération des valeurs humanistes. C'est dans ce contexte qu'est né le Conseil du cinéma.» Mais comment faire une propagande «positive» après tout ce

qu'en avait fait l'Allemagne nazie? Quels étaient les objectifs et le contenu des films du Conseil? Comment ont-ils été reçus? Voilà les questions qu'elle entend explorer.



Photo : Andrew Dobrowskyj

Mme Suzanne Langlois, chargée de cours et chercheure associée au Département d'histoire.

Appuis tangibles à la Chaire Raoul-Dandurand

La Fondation Marc Bourgie s'est engagée à verser à la Chaire Raoul-Dandurand une somme de 375 000 \$ sur cinq ans, soit la plus importante contribution de cette fondation à une université ou à tout autre organisme. Cet investissement servira à financer, notamment, le programme de bourses d'études de la Chaire.

Le président de la Fondation, M. Marc Bourgie (au centre de la photo) entouré du titulaire de la Chaire, M. Charles-Philippe David, et du président de son conseil d'administration, M. Jean-François Lépine, étaient de la cérémonie organisée par la Fondation de l'UQAM, ainsi que le recteur de l'UQAM, M. Roch Denis et le sous-ministre adjoint aux politiques, affaires multilatérales et affaires publiques du ministère des Relations internationales du Québec, M. Jacques Vallée. Ce dernier confirmait par la même occasion une contribution faite par le Gouvernement du Québec à la Chaire de 750 000 \$ sur cinq ans, annoncée précédemment.



Concours de journalisme scientifique

Tous les étudiants de 1^{er} cycle inscrits présentement dans un programme de journalisme, de communication ou de rédaction professionnelle que les sciences intéressent peuvent participer au Concours de la Chaire de journalisme scientifique Bell Globemedia de l'Université Laval, où se tiendra le 70^e Congrès de l'ACFAS, en mai 2002.

Il s'agit de faire parvenir un article de quatre feuillets rédigé à double interligne portant sur un ou des sujets scientifiques présentés à l'ACFAS. Pour avoir une idée des disciplines couvertes au Congrès, il suffit de consulter la liste des colloques à l'adresse Web suivante : www.acfas.ca/congres/listecolloque.html

La date limite de remise de l'article est le 20 mai à 12h, mais la date limite pour l'inscription au concours est le 26 avril à 17h. Le formulaire d'inscription est disponible par courriel en communiquant à cjs@com.ulaval.ca

Le jury composé de journalistes et de professeurs en journalisme remettra un prix de 500 \$ au gagnant, dont l'article sera également publié dans le quotidien *Le Soleil* de Québec. Les critères suivants seront retenus par le jury : rigueur scientifique, qualité de la vulgarisation scientifique, originalité de traitement, sens critique de l'auteur et qualité de la langue. [Les candidats qui tirent des revenus substantiels d'une activité de rédaction scienti-

fique ou de journalisme à la pige ne sont pas admissibles au concours.]

L'UQAM

Le journal *L'UQAM* est publié par le Service de l'information et des relations publiques (SIRP), directrice Josette Guimont.
Université du Québec à Montréal,
Case postale 8888, succ. Centre-ville,
Montréal, Qué., H3C 3P8

Directrice du journal (2001-2002) : Angèle Dufresne
Rédaction : Anne-Marie Brunet, Claude Gauvreau, Céline Séguin
Photos : Andrew Dobrowskyj, Michel Giroux
Graphisme : (SIRP)
Publicité : Rémi Plourde (987-4043)
Impression : Payette & Simms (Saint-Lambert)

Adresse du journal : pavillon Judith-Jasmin J-M 330
Téléphone : 987-6177
Télécopieur : 987-0306
Adresse courriel : journal.uqam@uqam.ca
Version Web (*L'UQAM* branché) : www.medias.uqam.ca/

Politique éditoriale et tarifs publicitaires sur le site Web du journal *L'UQAM* à www.medias.uqam.ca/

Dépôt légal
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 0831-7216

Les textes de *L'UQAM* peuvent être reproduits, sans autorisation, avec mention obligatoire de la source.

LETTRES DES LECTEURS

Nuances importantes

J'ai finalement pris connaissance de l'article sur les prix de l'Institut de recherche en économie contemporaine (IRÉC) paru dans votre dernière édition. Je vous remercie d'avoir fait état de cet événement. Toutefois sans vouloir paraître déplacée, je suis assez surprise des présentations que vous nous avez réservées.

Ceux que vous appelez «les autres lauréats» ont respectivement obtenu le Prix de la meilleure thèse de doctorat en économie contemporaine au Québec 2001 de 10 000 \$ (Corinne Gendron) et le Prix du meilleur mémoire de maîtrise en économie

contemporaine au Québec 2001 de 3 000 \$ (Yves Proulx). Pour dire que non seulement l'UQAM a raflé 4 des 6 prix de l'IRÉC, mais que du Département de sociologie de l'UQAM émanent les deux premiers prix de la maîtrise et du doctorat en économie contemporaine au Québec, sans compter la mention pour le mémoire de maîtrise de Mme Geneviève Huot.

Je vous remercie de votre attention,

Corinne Gendron
Professeure associée ISE-UQAM
Chercheure
GREG-Université de Sherbrooke
CRISES-UQAM

Révision des programmes presque terminée au 1^{er} cycle

Claude Gauvreau

La première phase de la révision de la programmation, portant sur les programmes de baccalauréat, est presque terminée. Toutes les facultés ont présenté le bilan de leurs travaux et la plupart sont en voie de faire adopter par la Commission des études les modifications qu'elles prévoient apporter à leurs programmes. En ce qui concerne la deuxième phase, qui couvre les certificats et les programmes courts, la situation est très variable d'une faculté à l'autre. Celles-ci, à l'exception de l'École des sciences de la gestion, n'ont pas encore complété leurs bilans de même que leurs propositions de changements.

Rappelons qu'en avril 2000, l'UQAM s'engageait dans un processus de révision de l'ensemble de ses programmes d'études afin d'en accroître la qualité et d'en assurer la viabilité. Aujourd'hui, presque deux après le déclenchement de cette opération d'envergure, le *Journal* a cru bon de faire le point avec Carole Lamoureux, vice-rectrice associée aux études, et Josée Dumoulin, adjointe à la direction du Bureau des études.

Éviter la surspécialisation

Pour comprendre le sens de l'opération, expliquent-elles, il faut rappeler les reproches adressés aux programmes de baccalauréat québécois d'être trop spécialisés par comparaison aux pratiques beaucoup plus décloisonnées au Canada-anglais et aux États-Unis. Il fallait donc rétablir un équilibre entre les connaissances de base associées à un champ d'études donné et les apports des disciplines connexes. La société exige de l'université qu'elle forme des spécialistes, bien sûr, mais avec des «têtes bien

faites» et une polyvalence requise par le phénomène de la mobilité croissante sur le marché du travail. «Pour l'UQAM, précise Mme Lamoureux, l'atteinte des objectifs de la phase 1 devait permettre une meilleure formation fondamentale et plus ouverte sur la pluridisciplinarité. Nous voulions aussi renforcer la viabilité de nos programmes, augmenter le taux de diplomation et diminuer celui des abandons.»

En ce qui concerne l'ouverture des programmes, une nouvelle norme a été établie selon laquelle tous les programmes de bac doivent désormais comporter 18 crédits de cours, au lieu de 12, à l'extérieur de la discipline de base (incluant les neuf crédits de cours libres). Seulement sept programmes ont obtenu une dérogation (12 crédits plutôt que 18), parce que reliés à un ordre professionnel et dont le domaine d'études comporte des exigences particulières. Mais l'ouverture se manifeste aussi par la création de cours communs, comme c'est le cas en sciences de la gestion dans les programmes de BAA, et à la Faculté des sciences humaines où un comité travaille à des projets de cours facultaires et interfacultaires. Dans l'ensemble, souligne Mme Dumoulin, l'opération a été couronnée de succès. Pour sa part, Mme Lamoureux rappelle que l'opération au départ était perçue par plusieurs comme une tentative de rationalisation des programmes. «Mais plus les gens travaillaient, plus ils comprenaient qu'il s'agissait avant tout d'un exercice de renouveau pédagogique.»

Viabilité et persévérance

La viabilité de certains programmes a parfois été questionnée, soit parce qu'ils étaient peu fréquentés par les étudiants, soit en raison de leur faible

taux de diplomation ou du nombre élevé d'abandons. «Les questions qu'il faut se poser dans ce dossier, soutient Mme Dumoulin, sont les suivantes : pourquoi tel programme attire peu d'étudiants? Est-ce que les objectifs du programme et certains cours sont toujours pertinents? Que faire pour qu'ils répondent davantage aux besoins des étudiants? Ce n'est pas parce qu'un programme attire peu d'étudiants qu'il faut automatiquement le fermer. On ne peut pas s'attendre à ce que des programmes comme ceux offerts en danse ou en philo attirent un grand nombre de personnes. Un problème qui d'ailleurs n'existe pas seulement à l'UQAM.»

Ce qui est en cause, ajoute Mme Lamoureux, ce n'est pas la pertinence sociale de tel ou tel programme, ni la compétence du corps professoral. «Il faut plutôt combiner tous les facteurs de réussite, comme le fait d'établir des passerelles avec les cégeps, d'examiner la nécessité de cours préparatoires aux études universitaires pour les étudiants dont le dossier à l'admission est jugé faible, d'intégrer des mesures d'encadrement. L'UQAM s'est donné une mission d'accessibilité et elle doit la conserver. Mais nous devons aussi redéfinir cette mission dans la perspective d'un meilleur taux de diplomation. Une fois que nous avons admis un étudiant, nous avons la responsabilité de créer les conditions favorables à la réussite de ses études.»

Le problème de la viabilité, ajoute Mme Dumoulin, est inséparable de celui de la persévérance aux études. «Plusieurs facteurs stimulent intellectuellement les étudiants et les incitent à mener à terme leurs études : un choix de cours intéressant, une bonne dynamique de groupe, un sentiment



Photo : Robin Edgar

d'appartenance à un programme, et une vie académique active.» Il faudrait en outre développer des indicateurs permettant, chaque année, de faire le point, de préciser Mme Lamoureux. «Quand un programme n'a pas été revu depuis cinq ou six ans, poursuit Josée Dumoulin, le processus d'évaluation devient lourd et pénible tout en exigeant beaucoup d'énergie. On doit être capable de réagir plus rapidement et d'ailleurs l'évolution du marché de l'emploi ne nous laisse pas le choix.»

Maintenant que les facultés ont vécu l'expérience de la première phase, les prochaines étapes devraient être plus faciles, soutient Mme Lamoureux. «La phase 3, consacrée cette fois aux programmes des cycles supérieurs, se penchera sur le développement, notamment le soutien financier aux étudiants et le lien entre la formation et la recherche. Je souhaiterais que d'ici juin un plan d'action soit déposé à la Commission des études, de sorte que l'on soit fin prêts en septembre 2002.»

Carole Lamoureux honorée au Mali

La vice-rectrice associée aux Études, Mme Carole Lamoureux, s'est rendue le 28 février dernier à Bamako, Mali, pour recevoir des mains du premier ministre du pays, M. Mandé Sidibé, le Prix du meilleur professeur de l'année 2001 de l'Institut des hautes études en management (IHÉM). Mme Lamoureux a été désignée pour ce prix par les étudiants de la première cohorte du MBA pour cadres qui termineront leur programme dans trois mois. Mme Lamoureux était accompagnée du coordonnateur du programme pour le Mali, le professeur Lassana Maguiraga du Département de management et technologie.



Photo : François Brunelle

l'UQAM à Bamako. L'apport de Mme Lamoureux a été déterminant, au dire de M. Lassana Maguiraga, parce que

non seulement elle a participé à la sélection des candidats, mais a donné l'impulsion initiale du programme en enseignant le premier cours aux étudiants maliens, tous boursiers de la Banque Mondiale. Aucun n'a abandonné le programme, d'ajouter M. Maguiraga, et ils sont tous extrêmement satisfaits des cours qui leur ont été donnés par l'équipe de l'UQAM.

Une deuxième cohorte d'étudiants doivent bientôt amorcer leur MBA pour cadres et seront initiés au programme, cette fois, par le professeur Michel G. Bédard du Département de management et technologie.

L'Agence canadienne de développement international a décidé d'appuyer ce programme de l'UQAM en leur accordant une dizaine de bourses, en plus de celles offertes par la Banque Mondiale.

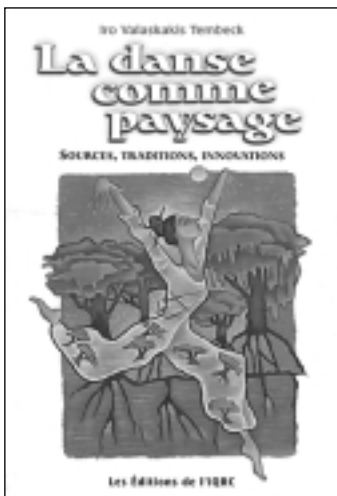
PUBLICITÉ

Titres d'ici

Apprivoiser la danse

Iro Valaskakis-Tembeck, professeure au Département de danse de l'UQAM depuis 1980, vient de publier un petit livre fort intéressant, intitulé *La danse comme paysage – Sources, traditions, innovations*, dans lequel elle brosse un panorama de la danse au Québec pour tous ceux qui souhaitent apprivoiser cet art multiforme. De Maurice Lacasse-Morenoff, danseur acrobatique, et sa partenaire Carmen Sierra dans les années 20, à Margie Gillis et Paul-André Fortier, en passant par Elizabeth Leese, Fernand Nault et Françoise Sullivan, tous les noms qui ont marqué la danse au Québec s'y retrouvent, dans un volume au graphisme soigné, abondamment illustré de très belles photographies de danseurs et chorégraphes.

L'auteure aborde dans un style accessible et vivant toutes les formes de danse pratiquées par les artistes québécois, ballet, danse moderne, danse-théâtre, mime corporel, danse orientale



(bharata natyam ou kathakali), nouvelle danse, etc. Elle fait ressortir comment cet univers chorégraphique en constante recherche est particulièrement actif à Montréal. Le volume est complété par une bibliographie, filmographie et vidéographie, des repères chronologiques et un lexique. (Édité aux Presses de l'Université Laval, Éditions de l'IQRC, collection Explorer la culture, 2001, 157 pages.)

Urgence eau !

Gaétan Breton récidive. Après *Les mauvais coûts d'Hydro-Québec* (co-auteur) et *Les orphelins de Bouchard*, voilà qu'il s'attaque à la gestion de l'eau, denrée vitale et bien collectif que cherchent à s'approprier de manière directe ou indirecte les «chevaliers de l'industrie qui ne reconnaissent que le profit comme responsabilité sociale». Professeur au Département des sciences comptables, Gaétan Breton est bien placé pour présenter les arguments entourant la privatisation de l'eau. De plus, nouveau trésorier de l'organisme Eau Secours, il

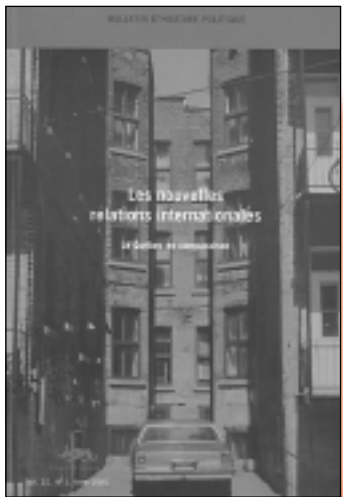


peut ajouter une perspective sociale à son analyse et à ses conclusions.

L'auteur passe en revue toutes les dimensions du dossier de l'eau au Québec principalement, mais aussi à l'international lorsque des comparaisons s'imposent. Il passe en revue dans différents chapitres les théories qui sous-tendent la privatisation; qui tirerait profit de la privatisation de l'eau; pourquoi l'État devrait-il se retirer (ou rester maître de l'eau); existe-t-il des surplus d'eau; à qui appartient l'eau? Sa conclusion est globale : «Avant de redonner l'eau à l'État, écrit-il, libérons-le de son assujettissement aux grandes organisations économiques internationales.» Il faudra apporter beaucoup d'eau au moulin pour ce faire...

Nationalismes et mondialisation

Ayant pour thème l'analyse des mouvements nationalistes subnationaux en relations internationales à l'heure de la mondialisation, ce numéro spécial du «Bulletin d'histoire politique» (vol 10, no 1 – automne 2001) donne la parole à Stéphane Paquin (professeur invité à l'Université Northwestern de Chicago) à titre de responsable du dossier thématique, à Michael Keating, David McCrone et Alain Dieckhoff qui comptent parmi les plus grands spécialistes mondiaux des mouvements nationalistes subna-

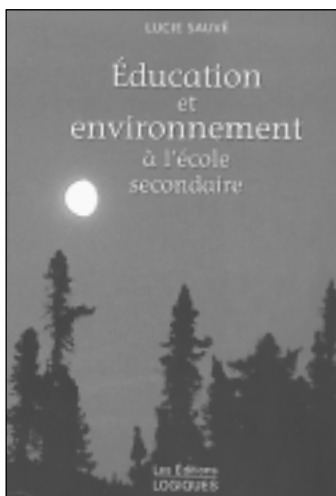


tionaux, à Catarina Garcia i Segura, spécialiste du phénomène paradiplomatique en Espagne et ailleurs, et à des jeunes chercheurs tels Daniel Charron, David Crikemans, Timon Bo Salomonson, Ailsa Henderson et Thierry Bransi.

Quelle sera la place des nations dans le nouvel ordre mondial ? Sont étudiés ici les cas de l'Écosse, de la Catalogne et du Québec. On traite également dans ce numéro aussi bien de l'ALÉNA et de l'indépendantisme au Québec que du débat sur l'Améro, cette monnaie commune nord-américaine que les partis souverainistes au Québec seraient prêts à soutenir ou du développement de paradiplomaties. Sujet inépuisable abordé dans une perspective renouvelée. [Ce numéro spécial édité chez Comeau et Nadeau a été produit grâce à une subvention de Louise Beaudoin, ministre des Relations internationales du Québec.]

L'environnement à l'honneur

Lucie Sauvé, professeure au Département des sciences de l'éducation de



l'UQAM, est reconnue pour son expertise en éducation relative à l'environnement (ERE). Elle a publié en 2001, deux ouvrages dans ce domaine.

Le premier est le fruit d'une collaboration entre une équipe de recherche de l'UQAM, dirigée par Mme Sauvé, et un groupe de huit enseignants et de deux animateurs de l'école secondaire québécoise. Au terme de cette démarche collaborative, deux outils ont été développés à l'intention des intervenants en ERE. D'abord un répertoire de neuf modèles d'intervention qui donne un aperçu des principes de base du mouvement des réformes éducatives du Québec et d'ailleurs. *Éducation et environnement à l'école secondaire* (Éditions Logiques) présente aussi la méthodologie qui a conduit à la production de ce répertoire, une véritable source d'inspiration pour les acteurs de l'ERE.

Sur le même thème, le deuxième livre est sous la direction de Mme Sauvé qui, rappelons-le, est titulaire de la Chaire de recherche du Canada en éducation relative à l'environnement. Préfacé par Pierre Dansereau, *L'éducation relative à l'environnement*, paru aux Éditions Hurtubise HMH, est un guide de pratique et de formation à l'intention des enseignants, des animateurs et des éducateurs désirant aider les jeunes à développer une relation saine et responsable avec l'environnement. Deux types de démarches y sont proposés : une démarche globale d'ERE à laquelle se greffent des activités pédagogiques pour les élèves du primaire et du secondaire et une démarche de développement professionnel ou de perfectionnement à l'intention des enseignants.

Dettes sans fin

Ouvrage indispensable pour tous ceux qui veulent comprendre ce que constitue la dette des pays, ceux qui la financent, etc., *La dette extérieure des pays en développement – La renégociation sans fin* présente les principaux acteurs de ce terrain des plus politiques où les rapports se définissent en termes d'influence et de pouvoir : la Banque des règlements internationaux (BRI), le Fonds monétaire internatio-

nal (FMI), le groupe d'institutions qui composent la Banque mondiale et l'Organisation de coopération et de développement économique (OCDE).



Les co-auteurs, Christian Deblock professeur d'économie politique à la Faculté de science politique et de droit et Samia Kazi Aoul, titulaire de deux maîtrises, l'une en science politique de l'UQAM, l'autre en science économique de l'Université Paris I Panthéon Sorbonne, exposent ensuite avec un grand souci d'efficacité tout le contexte de la dette, ses rééchelonnements, refinancements, restructurations et autres allègements temporaires, le cas échéant, avec les bailleurs de fonds, opérations éprouvantes, sinon humiliantes pour les pays concernés, précisent-ils.

Les auteurs se sont attelés à la tâche de «lever le voile d'opacité du langage technique entourant la dette extérieure des pays en développement», comme le souligne Bonnie Campbell du Département de science politique qui signe la préface, et ceci, pour mieux comprendre «les processus qui façonnent la mondialisation». Ces processus étant construits et institutionnalisés, ils ne sont peut-être pas aussi «inévitables et prédéterminés» qu'on le dit.

PUBLICITÉ

Tout ce qu'il faut savoir sur la maternelle

Claude Gauvreau

« Il faut que l'enfant puisse jouer et bouger. Le jeu a toujours été à la base de l'éducation préscolaire et il doit le demeurer. » C'est ce qu'affirme Jocelyne Morin, professeure au Département des sciences de l'éducation et responsable du Groupe de recherche et de réflexion en éducation préscolaire (GREP). Mme Morin est aussi l'auteure de *La maternelle. Histoire, fondements, pratiques*, premier ouvrage québécois traitant à la fois de l'évolution de la maternelle depuis sa création, des divers courants de pensée qui l'ont influencée, et de ses fondements tant théoriques que pratiques. À qui s'adresse-t-il? Avant tout aux responsables et aux enseignants des maternelles, ainsi qu'aux étudiants en éducation préscolaire et en enseignement primaire. Toutefois, les parents y trouveront également de précieux conseils afin de stimuler le développement de leurs enfants.

Du privé au public

Au Québec, la maternelle n'a pas toujours fait partie intégrante du système d'éducation comme c'est le cas aujourd'hui, de rappeler Mme Morin. Les premières maternelles franco-



Photo : Andrew Dobrowolskyj

Mme Jocelyne Morin, professeure au Département des sciences de l'éducation.

phones privées voient le jour à Québec en 1931 et à Montréal en 1938. Au cours des années suivantes, explique-t-elle, d'autres maternelles se créent dans les grands centres urbains, de manière sporadique, souvent sous l'égide de l'Église et, surtout, grâce à l'action soutenue de femmes pionnières qui ont dû faire preuve de détermination. Entre 1931 et 1962, on dénombre plus de 60 maternelles au Québec. Mais celles-ci, étant donné leur caractère privé, profitent seulement aux enfants issus des milieux favorisés. » C'est à partir de la

Révolution tranquille que l'on assiste à un mouvement d'ouverture de maternelles publiques sur l'ensemble du territoire québécois. Des normes et des règles de fonctionnement sont établies et les exigences relatives à la formation des enseignants sont uniformisées. Mais il faudra attendre en 1981 pour que soit publié le premier programme officiel définissant la maternelle en tant qu'institution ayant sa propre identité. Le programme est mis à jour en 1997 et reconnaît alors la maternelle comme le premier échelon du système scolaire même si sa fréquentation n'est toujours pas obligatoire.

Le jeu au cœur des apprentissages

Tous les enfants de cinq ans aiment jouer, souligne Mme Morin. Ils apprennent d'abord avec leur corps et leur enseigner des notions plus ou moins abstraites sans qu'ils puissent bouger, c'est aller à l'encontre de ce qu'est un enfant. « Qu'il s'agisse de jeux physiques, en équipe, programmés par ordinateur, de dessins ou de casse-têtes, le jeu moule toute la réalité construite dans l'enfance. En liant l'affectif au cognitif, il constitue un excellent outil pédagogique permettant de stimuler la créativité de l'enfant, son imagination et sa capacité de communiquer. »

Par ailleurs, même l'aménagement de l'espace dans la classe de maternelle est conçu de manière à satisfaire le besoin de bouger des enfants. On veille ainsi à diversifier les activités en créant des aires consacrées à la musique, à la peinture, au bricolage, aux jeux de table ou à la lecture. Il ne s'agit donc pas d'obliger les enfants à faire tous la même chose, au même moment, et de la même façon. Enfin, on privilégie de plus en plus une approche par projets où l'enfant s'inscrit dans une démarche lui permettant d'affirmer sa personnalité et de construire sa propre compréhension du monde. « Même si on apprend à l'enfant à mener à terme un projet précis, le processus compte davantage que le produit fini. »

Pour un développement intégral

Selon Jocelyne Morin, « le plus important à la maternelle ne consiste pas à mettre l'accent sur l'acquisition formelle de connaissances mais à assurer le développement intégral de l'enfant, ce qui englobe à la fois les dimensions affectives, cognitives, psychomotrices et sociales. Auparavant, dans les années 70, on accordait beaucoup d'attention à la socialisation et à l'autonomie des enfants. Cela demeure toujours nécessaire, mais comme la grande majorité des enfants de la ma-

ternelle ont déjà fait l'expérience de la garderie, ils savent déjà partager, travailler en équipe et faire des concessions. On peut bâtir sur ces acquis. » Évidemment, précise-t-elle, le ministère de l'Éducation propose que la maternelle favorise l'acquisition de compétences d'ordre intellectuel, personnel, social et communicationnel. « Tout comme le milieu de garde, la maternelle doit viser le développement global de l'enfant à travers des activités susceptibles de contribuer à l'intégration d'habiletés dans différents domaines : langues, mathématiques, univers social, épanouissement personnel. L'objectif consiste à préparer l'enfant à la première année scolaire et, surtout, à lui transmettre le goût de l'école. »

En quelques années seulement, conclut Mme Morin, l'enfant est appelé à vivre plusieurs passages : du milieu familial à la garderie, de la garderie à la maternelle et de la maternelle à la première année scolaire. Dans chacun de ces milieux de vie, l'enfant change de statut et fait face à des exigences nouvelles. « Toutefois, insiste-t-elle, il faut toujours conserver à l'esprit cette idée que l'enfant de la maternelle n'est pas encore un écolier, ni un élève, mais... un enfant. »

PUBLICITÉ

Place aux jeunes... chercheurs !

Quand les jeunes de la rue se mettent à l'écriture

Anne-Marie Brunet

Michel Parazelli, professeur à l'École de travail social de l'UQAM depuis août 2000, n'aime pas les étiquettes. Pour lui le phénomène des jeunes de la rue n'est pas un «sac à symptômes» mais une réalité sociale que la Ville de Montréal, grâce à ses initiatives, commence à accepter (contrairement à Toronto!).

Il dirige actuellement une recherche-action visant à donner aux jeunes de la rue une voix politique. S'inspirant d'une expérience française en sociopsychanalyse, il a mis en place un dispositif, c'est-à-dire une structure permettant aux jeunes de s'approprier un espace social dans une société qui les rejette et les marginalise.

Au coin de la rue... l'aventure?

Pourquoi certains jeunes décident-ils de quitter leur famille ou leur foyer d'accueil pour aller vivre dans la rue? C'est une question complexe et dérangeante sur laquelle s'est penché Michel Parazelli, dans le cadre de ses études doctorales en études urbaines à l'UQAM. Quand on lui demande comment des études dans ce domaine l'ont conduit à l'École de travail social, il répond qu'elles sont interdisciplinaires et qu'elles préparent à réfléchir sur des problématiques reliées à l'espace urbain comme le phénomène des jeunes de la rue.

«Aujourd'hui notre société demande aux jeunes de devenir autonomes rapidement», explique M. Parazelli. Or nos valeurs sont complètement bouleversées depuis les années 60 et il devient difficile de les transmettre adéquatement. «Certains jeunes arrivent moins bien à s'en sortir que d'autres. Ils proviennent de familles où les parents n'ont pas su jouer correctement leur rôle de transmetteurs et la transmission a été incomplète. Nous faisons face à une problématique d'ados cherchant à définir leur identité.» Fuyant un contexte familial inadéquat — où on leur donne des messages contradictoires, les rejette, les ignore ou les bat — ils pensent trouver dans la rue ce qui leur manque.

La vie dans la rue n'est ni bonne ni mauvaise en soi, poursuit-il, elle peut apporter une certaine forme de protection sociale et de survie identitaire mais aussi offrir une grande part de souffrance, de violence, etc. «Pour plusieurs, la vie dans la rue prend la forme d'un rite de passage, détraqué peut-être, mais un rite tout de même.» La plupart passent au travers mais une minorité y laisseront leur peau. Partant de ce constat corroboré par les travailleurs de rues, M. Parazelli s'est dit qu'il serait intéressant de mettre en place une structure favorisant juste-



Photo : Andrew Dobrowolskyj

Michel Parazelli, professeur à l'École de travail social.

ment ce passage et donc de faire un travail d'accompagnement dans le respect des choix des individus.

Un projet audacieux

Convaincre des élus municipaux, des jeunes ainsi que des intervenants de

discuter par voie épistolaire pendant 14 mois est le pari que Michel Parazelli a réussi à relever. Cette expérience de négociation de groupe à groupe a rencontré tant d'enthousiasme que, depuis mars 2001, elle est permanente et est supportée financièrement — pour une période de trois ans — par la Fondation de la famille McConnel.

«Notre projet est unique au pays, dit fièrement Michel Parazelli, et en plus il est cité en exemple par le groupe Desgennes», un groupe français d'intervenants en sociopsychanalyse, mis en place à Paris par Gérard Mendel. Le

projet de l'UQAM a pour objectif d'initier un processus de socialisation démocratique favorisant un mouvement d'appropriation de l'acte pour l'ensemble des acteurs impliqués et plus particulièrement chez les jeunes de la rue. Pour réaliser

son expérience, le professeur Parazelli apporte une innovation audacieuse au modèle de Mendel, en ce sens qu'il ne travaille pas en institution, mais en milieu ouvert.

Six groupes sont impliqués : deux groupes de 15 jeunes de la rue, de 15 à 25 ans, sélectionnés par quatre organismes oeuvrant auprès de cette population et qui sont impliqués dans le projet; quatre intervenants jeunesse; trois conseillers municipaux au fait du dossier; quatre policiers; trois commerçants et le comité de coordination.

Ce type de structure a un avantage certain sur, par exemple, une table de concertation, explique M. Parazelli, où «le réflexe familiariste, de manière inconsciente, se met à l'œuvre. Chacun des participants va prendre un rôle comme dans une famille nucléaire (père, mère, enfants). Cette structure est problématique car elle maintient la dépendance des jeunes par rapport aux pouvoirs en place.»

Dans le modèle imaginé par Mendel, les groupes homogènes ne se rencontrent pas. Ils communiquent plutôt, les uns avec les autres par le moyen de l'écriture et sont aidés par des animateurs.

Les rencontres mensuelles doivent porter sur des problématiques en lien avec la vie dans la rue et doivent obligatoirement déboucher sur la formulation d'un message. Elles ont lieu à l'UQAM, «un lieu symbolique qui rappelle aux participants qu'ils sont là pour réfléchir», affirme M. Parazelli.

Les jeunes sont rémunérés 50 \$ par rencontre. Bien sûr, certains ne viennent que pour cela, avoue Michel Parazelli, mais ce n'est pas la majorité. «Il s'agit d'un gros travail pour eux», continue-t-il. «Ils doivent faire un effort pour se faire comprendre, se mettre dans la peau de leurs interlocuteurs. La plupart d'entre eux se prêtent bien au jeu. Ils acceptent de respecter un cadre assez rigide parce que les règles ont un sens pour eux.» Mais c'est lorsqu'ils reçoivent une réponse à leur missive qu'ils voient concrètement la portée du projet.

Étonnamment, ce sont ces jeunes qu'on dit instables et irresponsables qui ont jusqu'à maintenant le mieux participé à l'aventure. Les élus municipaux se sont absentés quatre mois lors de l'expérience pilote. Depuis le changement d'équipe à la Mairie, les nouveaux représentants de ce groupe ne se sont pas encore réunis. «Nous sommes en attente d'une réponse de la part de la nouvelle équipe municipale», dit Michel Parazelli optimiste.

Jean-Jacques Lemêtre : musicien de théâtre

«Il fait une musique que j'aime tellement, qui m'est tellement proche, que j'ai l'impression que c'est moi qui l'ai faite!»

Ariane Mnouchkine

Anne-Marie Brunet

Proche collaborateur de la directrice du Théâtre du Soleil, Jean-Jacques Lemêtre est depuis plus de 20 ans, le musicien attitré de ce célèbre théâtre parisien. Avec ce groupe, il a développé une approche particulière qui permet à l'acteur de créer son personnage. De 1972 à 1996, il a mené parallèlement une carrière de professeur, de musicien et de compositeur. Il est l'auteur de plusieurs musiques de films. Il a également travaillé pour des chorégraphes, pour la télévision, des sites internet, etc. Il vient régulièrement à Montréal et il est actuellement l'invité du Département de théâtre de l'UQAM, donnant sur le campus des conférences et des stages à l'intention des comédiens ainsi que de toute personne intéressée par le jeu scénique.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que Jean-Jacques Lemêtre ne passe pas inaperçu. Grand, les épaules larges, il porte la barbe longue et d'épais cheveux remontés en chignon. Ses yeux noirs deviennent très in-



Photo : Andrew Dobrowolskyj

tenses lorsqu'il joue de l'un des instruments bizarres qu'il a acquis lors de ses pérégrinations aux quatre coins de la terre. Il ne voyage jamais sans eux, du moins ceux qui sont transportables, ainsi qu'avec ses épices car il est un grand amateur de cuisine, affirme-t-il en riant.

L'approche de Jean-Jacques Lemêtre ne ressemble à aucune autre. Son travail au Théâtre du Soleil dure habituellement de six à huit mois car

il s'implique dès le début d'une production. Il travaille du matin au soir avec les comédiens (et au même salaire qu'eux) à la recherche du «timbre» de chacun des personnages. Une fois cette étape franchie, il utilise ses instruments qu'il refaçonne et modifie au besoin.

Il s'insurge contre les musiciens de théâtre ou de cinéma qui n'interviennent qu'à la fin d'une production pour composer leur musique. Pour lui

il ne s'agit pas de créer une musique d'accompagnement ou d'atmosphère, ce que sa musique n'est surtout pas. Elle doit servir le jeu de l'acteur, l'accompagner dans sa démarche et l'aider à trouver son personnage.

Les stages qu'il donne actuellement à Montréal durent trois ou quatre jours et s'adressent aux comédiens certes, mais aussi à d'autres artistes et même, précise M. Lemêtre, à des gens d'affaires. Mais qu'est-ce qu'un homme habitué à travailler en profondeur et sur une très longue période peut-il transmettre en quelques jours?

«D'abord, dans un atelier, il n'y a pas de finalité comme avec le Théâtre du Soleil. Par ailleurs j'ai des objectifs. Je viens ici pour transmettre mes expériences, pour échanger, je donne mais je reçois aussi beaucoup. Nous travaillons sur la rythmique du corps et de la langue. Je donne des clefs pour provoquer des déclins chez les gens. Certains pourront se servir de ce qu'ils ont découvert demain dans leur travail ou leur vie; pour d'autres ce sera dans plusieurs mois...»

Pierre Ouellet : historien des sensibilités collectives

Claude Gauvreau

Il transporte dans ses bagages des romans, des poèmes et des essais. Entre 1986 et 1996 uniquement, il a écrit 17 ouvrages de fiction en plus de remporter le Prix de la recherche de l'Université du Québec en 1994. Peu banal cet auteur d'une œuvre polymorphe, qui s'est taillé une réputation internationale par sa production scientifique! Pierre Ouellet est professeur en études littéraires et titulaire de la Chaire de recherche du Canada en esthétique et poétique.

Membre du Centre interuniversitaire d'études sur les lettres, les arts et les traditions des francophones en Amérique (CELAT), Pierre Ouellet est aussi l'animateur d'un réseau international de recherche, *Le soi et l'autre*, qui réunit 14 chercheurs de sept universités canadiennes et plusieurs collaborateurs de cinq centres de recherche aux États-Unis et en France. Et comme si ce n'était pas suffisant, il a trois ouvrages en chantier qui paraîtront au cours des prochains mois!

Chez lui, le questionnement théorique et la dimension pratique du travail d'écriture sont en interrelation étroite. «Lire les textes des autres ou écrire les siens, dit-il, c'est travailler sur le même matériau, la sensibilité, telle qu'elle reflète la réalité sociale et historique actuelle. Pour moi, lire et écrire sont une nécessité et non un devoir.»

Dans le cadre de sa chaire, il analysera un ensemble d'œuvres littéraires, produites au Québec et au Canada par des auteurs provenant de divers horizons culturels. Son objectif? Mieux comprendre comment, à travers la littérature notamment, se façonnent les identités individuelles et collectives dans le contexte interculturel des sociétés postindustrielles et postcoloniales.

Un seul parle pour tous

Selon Pierre Ouellet, «la littérature, avec l'art, le théâtre et le cinéma sont des lieux où se dépose la sensibilité collective, comme s'il y avait là un précipité de perceptions, de sensations et d'affects.» Et pour lui, étudier ces modes d'énonciation et de représentation esthétiques, c'est étudier la sensibilité d'une époque. L'écrivain, explique-t-il, vit la vie des autres par procuration et incarne une sorte de subjectivité collective. «Le narrateur d'un roman, l'énonciateur d'un poème, expriment dans la singularité de leur voix, dans leur style unique, une identité collective. D'une certaine façon, une seule personne parle pour tous.»

Ce qui intéresse Pierre Ouellet, c'est de voir comment, depuis une quarantaine d'années, se vit cette subjectivité collective à partir d'œuvres d'écrivains comme celles d'Hubert Aquin, de Marie-Claire Blais, de Jacques Ferron et d'autres. «Dans les années 60 au Québec, on a l'impression, à la lecture des textes d'un

Gaston Miron ou d'un Hubert Aquin, qui étaient pourtant des hommes d'action, que l'on pâtit de notre monde au lieu d'agir sur lui. Pensons aussi aux premiers mots – Tout m'avale ... – du célèbre roman de Réjean Ducharme, *L'avalée des avalés*. Cette forme d'énonciation présente une subjectivité plongée dans un monde qu'elle subit. Elle incarne une sorte de rupture dans la sensibilité car, jusque-là, l'écrivain avait le sentiment de maîtriser le monde en le surplombant comme un narrateur-Dieu. Mais Ducharme nous introduit dans une œuvre où, au contraire, il est avalé par le monde dans lequel il vit.»

Des êtres migrants

Par ailleurs, de souligner M. Ouellet, à partir des années 80, on constate qu'au niveau de la représentation des lieux de plus en plus d'écrivains natifs du Québec situent leur espace romanesque soit sur des continents lointains — Asie, Amérique du Sud —, soit dans un ailleurs mythique qui n'a pas nécessairement d'ancrage dans notre réalité géo-politique. «Alors que tout, auparavant, était ramené à la question d'un pays à fonder, on sent durant les années 80 une volonté de déterritorialisation à travers l'exploration d'un ailleurs de nous-mêmes. Nous voyons aussi des écrivains étrangers, Sergio Kokis, Dany Laferrière ou Émile Ollivier, établis au Québec depuis peu ou dans leur jeunesse et qui, tout en gardant une mémoire de leur pays d'origine, mélangent cette histoire mémorielle avec celle du Québec créant des espaces plus complexes où s'entrecroisent différentes sensibilités.»

Ainsi, sous l'effet d'une forme de mondialisation dans la sensibilité artistique, l'écrivain n'écrit plus à partir d'une seule mémoire ou d'une seule histoire. «La construction de notre identité collective, affirme Pierre Ouellet, ne s'appuie plus tellement sur un dénominateur commun, la langue, la religion ou le territoire, mais sur notre rapport au monde et au tout autre : notre autre passé, la France, notre autre actuel dans l'espace nord-américain, et notre autre hétérogène dans l'espace postcolonial marqué par l'arrivée massive sur notre territoire de gens en provenance d'anciennes colonies d'Asie et d'Afrique.» C'est en explorant la manière dont on s'individualise dans le rapport à l'altérité que l'on peut comprendre cette notion d'identité collective, ajoute-t-il.

Jeter des ponts

Dans son programme de recherche, Pierre Ouellet a l'ambition de développer et de renouveler les théories de la perception et de l'identité. Ses recherches contribueront à jeter des ponts entre les sciences de l'esprit (sciences cognitives, théories de la perception, phénoménologie de la perception), les sciences du langage (sémiotique, analyse du discours) et les sciences de la culture (histoire, sociologie, anthropologie). Son programme permettra également de bro-

ser un portrait détaillé de la sensibilité contemporaine à travers les formes d'expression littéraire qui mettent en œuvre de nouveaux types de représentation du soi et de l'autre et où perception et identité sont constamment remises en jeu. «L'énonciation se manifeste toujours dans une relation intersubjective. C'est dans un rapport dialogique, en se disant à l'autre, que l'on se construit.»

Enfin, la chaire de Pierre Ouellet permettra d'accroître le rayonnement de l'UQAM dans un domaine de recherche qui devrait prendre de l'expansion avec l'intensification des processus de mondialisation. Plusieurs activités seront générées : séminaire annuel, cours spécialisés aux trois cycles, site internet avec forum de discussions, bulletin de liaison, colloques internationaux et publications. Pierre Ouellet compte aussi développer son programme en lien avec d'autres milieux de recherche. «Depuis quelques années, l'UQAM favorise l'idée de grappes où il s'agit de coordonner les efforts de recherche dans diverses disciplines. J'ai beaucoup de points en commun avec de nombreux collègues. Ma recherche ne sera pas du tout isolée et se mènera, elle aussi, dans un espace d'altérité.»

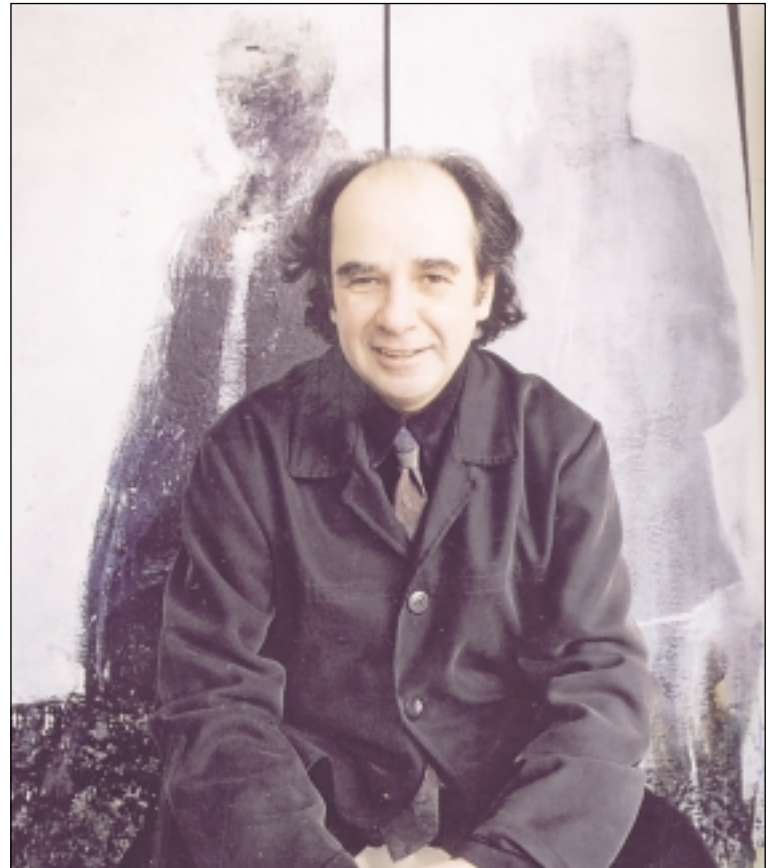


Photo : Michel Giroux

Pierre Ouellet, professeur au Département d'études littéraires et titulaire de la Chaire de recherche du Canada en esthétique et poétique.

Colloque en tourisme

«Turbulences» dans le transport aérien

Céline Séguin

Mises à pied massives, faillites, demandes d'intervention du gouvernement, redéfinition des alliances, perte de confiance des voyageurs... Autant de «turbulences» qui ont affecté récemment le secteur du transport aérien et dont les répercussions se sont fait sentir dans l'ensemble de l'industrie touristique. Comment relancer ce secteur au Québec? Qu'en est-il de nos aéroports et de leurs infrastructures? Le réseau de transport aérien est-il adéquat et exploité de façon efficace? Voilà quelques-unes des questions qui seront discutées lors d'un colloque qui se tiendra le 26 mars prochain, à l'Hôtel Fairmont Le Reine Elizabeth, à l'initiative de la Chaire de tourisme. Y sont conviés, les gestionnaires des aéroports, les acteurs économiques et touristiques des différentes régions, les dirigeants et professionnels du secteur public, ainsi que les professeurs-chercheurs et les étudiants.

Un enjeu majeur

«La croissance du tourisme est directement liée à la croissance des flux générés par le transport aérien. Relancer ce secteur, sur la base d'assises solides et garantes d'avenir, représente donc un enjeu majeur pour l'industrie touristique», d'affirmer le titulaire de la Chaire, M. Michel Archambault. Ainsi, le colloque visera un double objectif. D'une part, dresser un portrait clair de



Photo : Andrew Dobrowolskyj

Le professeur Michel Archambault, titulaire de la Chaire de Tourisme.

la situation actuelle du transport aérien au Québec. D'autre part, encourager les échanges sur les solutions possibles susceptibles de favoriser un développement cohérent en matière de transport aérien et d'aéroports. Outre les points de vue d'experts, de consultants, de gestionnaires et de divers acteurs d'ici, des expériences vécues à l'étranger (Denver, Hambourg, Paris) alimenteront les discussions.

L'événement, de préciser M. Archambault, sera l'occasion de réfléchir aux rôles des différents aéroports du Québec en regard des besoins actuels en matière d'infrastructures, de sécurité, de qualité des services et de fluidité du processus d'embarquement et de débarquement. «L'aéroport est devenu la carte maîtresse de la destination. C'est la fenêtre d'accueil du visiteur. De plus en plus, on a recours à des architectes de renom pour en faire un lieu agréable et facile d'accès. Des investissements de 350 milliards, dans les aéroports, sont prévus au cours des prochaines années.» La question des liaisons entre le transport régional, national et international sera aussi au programme. Comment favoriser une meilleure desserte aérienne, une complémentarité du réseau et une croissance des parts de marché? Quelles solutions permettraient un accès plus rapide aux régions à des coûts moindres? Enfin, puisque à court terme, le tourisme de proximité est à l'ordre du jour, on discutera des opportunités à saisir en matière de développement régional.

Pour plus d'information sur le programme du colloque et les modalités d'inscription, on communique avec la Chaire de Tourisme, au (514) 987-6671.

Mères adolescentes, enfants à risque

Céline Séguin

Au Québec, chaque année, 2 % des jeunes filles âgées de moins de 18 ans deviennent enceintes, tandis que le Canada compte parmi les cinq pays industrialisés où le nombre de naissances, chez les 15-19 ans, est le plus élevé. Professeure au Département de psychologie, Mme Louise Cossette s'intéresse aux mères adolescentes et aux premières étapes du développement de leurs nourrissons.

Pour appréhender cette réalité méconnue, elle s'est associée à trois experts : Daniel Paquette, de l'École Rosalie-Jetté, qui accueille annuellement une centaine d'adolescentes enceintes ou nouvellement mères; le docteur Jean-François Saucier et la professeure Céline Goulet qui œuvrent à l'Hôpital Sainte-Justine où 70 adolescentes, chaque année, accouchent d'un premier enfant. Leur projet, financé par le CQRS, devrait aider à l'élaboration de politiques sociales mieux adaptées aux besoins de cette population vulnérable.

Facteurs de risque multiples

Comme le rappelle Louise Cossette, les enfants de mères adolescentes retiennent davantage l'attention en raison des nombreux facteurs de risque auxquels ils sont exposés. Leurs mères, dit-elle, sont souvent moins scolarisées, plus pauvres et plus isolées que les mères adultes. En outre, peu d'entre elles ont acquis les compétences nécessaires pour assurer leurs nouvelles responsabilités. Plusieurs seraient aux prises avec de sérieux problèmes de comportement ou de santé mentale.

«Beaucoup proviennent d'un milieu familial dysfonctionnel et traînent une histoire de vie difficile, marquée par des abus, des problèmes de drogue, des fugues et des séjours en famille d'accueil. La grossesse précoce apparaît alors non pas tant comme un accident de parcours que comme l'aboutissement de tout ce lourd passé», précise Mme Cossette.

Dans un tel contexte, on ne s'étonnera pas que leurs enfants soient davantage vulnérables aux problèmes de santé, aux difficultés d'apprentissage et aux troubles de comportement. Les cas d'abus ou de négligence seraient aussi fréquents. «Plus les enfants sont âgés, plus les problèmes sont visibles. C'est une réalité bien documentée. Toutefois, peu d'études ont porté sur la première année de vie de l'enfant et rares sont les travaux qui fournissent des données comparatives.» Une lacune que sa recherche entend combler. En effet, une cinquantaine d'adolescentes et leurs bébés y participent, tandis qu'un groupe témoin composé de mères adultes (et de leurs nourrissons) a été recruté en provenance des mêmes quartiers. Trois rencontres jalonnent la démarche. La première, durant la gros-

sesse, les autres lorsque l'enfant a atteint l'âge de 4 et de 10 mois.

Les premiers mois de vie

Mme Cossette et son équipe examinent tant la compétence sociale des mères (comment elles répondent aux vocalisations de leur bébé, à ses sourires, ses pleurs, etc.) que celle des nourrissons. Les observations portent également sur les expressions d'émotion des bébés : intérêt, surprise, joie, colère, peur... Enfin, on considère aussi le processus par lequel l'enfant parvient à réguler ses émotions, notamment par des comportements d'auto-réconfort (sucer son pouce), de diversion (manipuler un objet) ou de retrait (tentative de sortir de son siège). «On veut savoir si des problèmes sont visibles très tôt dans le développement des enfants. Par exemple, les bébés ont-ils tendance à moins sourire ou à moins babiller? à faire preuve d'agressivité excessive? Pour l'instant, à 4 mois, on n'a rien vu de tel. C'est une bonne nouvelle. Mais la situation sera peut-être différente à 10 mois.»

Tout n'est pas joué

Mme Cossette ne croit cependant pas que le «destin» des enfants de mères adolescentes soit tracé d'avance. «Il faut éviter de présenter un portrait plus noir qu'il ne l'est en réalité. Certaines jeunes mères — le tiers — s'en tirent très bien. Notre hypothèse, c'est que le soutien social joue alors un rôle majeur.» D'autre part, dit-elle, si un enfant manifeste des problèmes très tôt et que rien n'est fait pour corriger la situation, les difficultés risquent de s'accumuler. «C'est pour cela qu'on s'intéresse à la première année de vie, de manière à pouvoir, s'il y a lieu, réajuster le tir.» Un



Photo : Andrew Dobrowolskyj

Mme Louise Cossette, professeure au Département de psychologie.

des objectifs de sa recherche consistera donc à évaluer l'impact du soutien social sur les comportements des mères et de leurs nourrissons. L'équipe portera attention aussi bien au soutien émotionnel qu'au soutien d'ordre matériel

reçu de la part de l'entourage, des services sociaux ou des groupes communautaires.

À l'heure actuelle, ses données préliminaires montrent que si cer-

taines adolescentes obtiennent l'aide nécessaire, d'autres en sont presque totalement privées, soit à cause d'un partage très traditionnel des tâches lorsqu'elles vivent avec leur copain, soit en raison d'un isolement extrême ou encore parce qu'elles se trouvent dans un milieu très perturbé. «Une des adolescentes que nous avons rencontrée alors qu'elle était enceinte venait de quitter sa famille d'accueil avec qui elle était à couteaux tirés. Elle n'avait aucun endroit où aller, personne pour l'accueillir... Elle a quitté le programme, et aux dernières nouvelles, on lui a retiré la garde de son enfant à la suite d'une tentative de suicide.»

«Mais où sont les pères?»

Pendant longtemps, d'affirmer Mme Cossette, on a pensé que les mères étaient, par nature, toute équipées pour affronter la venue et la prise en charge des enfants. «Ces compétences parentales ne sont pas inscrites dans nos gènes! Les femmes, comme les hommes, ont tout à apprendre. En raison de leur jeunesse, c'est encore plus important pour les mères adolescentes.» Actuellement, dit-elle, les programmes qui s'adressent à cette clientèle visent essentiellement à leur montrer à être de «bonnes» mères. «Mais où sont les pères? Il n'y a aucun programme d'intervention qui s'adresse spécifiquement à eux. Où sont les autres membres du réseau social? Tout se passe comme si les bébés étaient encore la seule affaire des femmes. À cet égard, le projet devrait permettre d'identifier des pistes permettant de mieux cibler les interventions. Il y va de la santé des mères adolescentes comme de l'avenir de leurs nourrissons.»

PUBLICITÉ

SUR LE CAMPUS

À la Galerie et au Centre de design

Clinique d'impôt

C'est le temps des déclarations de revenus! La 17^e édition de la clinique d'impôt des étudiants en sciences comptables aura lieu les 23 et 24 mars prochains, à la cafétéria du pavillon Hubert-Aquin. À cette occasion, des étudiants bénévoles rédigent gratuitement les déclarations de revenus qui sont ensuite vérifiées par des représentants des ministères. L'opération est organisée par l'Association des étudiants du module des sciences comptables (AEMSCO) et commanditée par le cabinet de comptables agréés Demers Baulne. Le comité organisateur a fixé l'objectif de la clinique à 300 déclarations de revenus.

Comme aucune réservation n'est possible, on se présente simplement à la clinique, avec les pièces justificatives. La clinique d'impôt voulant servir prioritairement des personnes à faibles revenus, certains critères s'appliquent à l'admission, par exemple un revenu de 20 000 \$ ou moins, dans le cas d'une personne seule; de 26 000 \$ ou moins, dans le cas d'un couple ou d'un adulte avec enfant à charge. De plus, la déclaration ne doit faire état d'aucun gain en capital, de revenu de location, d'entreprise, ou de travail autonome. Pour plus d'information, contacter l'AEMSCO, au (514) 987-3283, ou au cliniqueimpot_uqam@hotmail.com.

Semaine belge à l'UQAM

Le Centre d'études Wallonie-Bruxelles a été créé, en avril 2000 avec comme mandat de promouvoir entre les communautés belge et québécoise francophones de nouveaux partenariats, dans les sphères d'activités scientifiques, culturelles, politiques, sociales ou économiques. La Semaine de l'Université Libre de Bruxelles à Montréal, organisée du 25 au 29 mars par le Centre, reflète de façon éloquentte cette dimension multidisciplinaire. Des professeurs en provenance de cette Université y présenteront des conférences en droit international, en histoire, en littérature et en analyse de la décision. *Étudier à l'ULB*, une séance d'information destinée spécifiquement aux étudiants, complète la semaine.

Activités de l'ADDSH

Qu'est-ce qui attend l'étudiant en sciences humaines à sa sortie de l'université? Sera-t-il préparé à la «vraie vie»? Pour répondre à ces questions, l'Association des diplômés en sciences humaines de l'UQAM (ADDSH) fait appel à Claire Bouchard, sexologue et auteure de nombreux ouvrages populaires, dont *Le point G* et *Côté cœur, il y a le portefeuille*, qui partagera son expérience d'étudiante à l'UQAM, d'abord au baccalauréat, puis à la maîtrise en sexologie. La conférence s'adresse aux étudiants en sciences humaines, mais aussi à tous ceux qui se sentent concernés par la question d'une formation universitaire. Elle aura lieu le mardi 19 mars, de 12 h 30 à 14 h, au local DS-1950. Un léger goûter sera servi lors de la conférence et l'entrée est libre.

En organisant cette conférence, l'Association des diplômés en sciences humaines de l'UQAM veut marquer la reprise de ses activités régulières. L'ADDSH-UQAM s'est dernièrement donné de nouveaux objectifs, dont ceux de contribuer au rayonnement de la Faculté, et d'accroître la visibilité de ses diplômés. La relocalisation du bureau de l'association à proximité de la Faculté laisse présager d'une plus grande collaboration entre les deux entités, tout comme le fait que le doyen de la Faculté, M. Robert Proulx, ait décidé d'occuper lui-même la place qui est réservée au sein du Conseil d'administration de l'association à un représentant de la Faculté. Pour plus d'information, contacter l'ADDSH, au poste 6636#, ou au addsh@uqam.ca.

C'est le temps de s'inscrire!

La direction des Services à la vie étudiante rappelle aux étudiants que le 21 mars est la date limite de dépôt d'un dossier de participation au Concours Forces AVENIR. Ce vaste concours récompense des étudiants qui se sont démarqués, au cours de la dernière année, par leur ingéniosité, leur détermination et leur engagement au sein de leur communauté ou d'un projet novateur. L'an dernier, lors de la 3^e édition du concours, une étudiante au baccalauréat en animation et recherche culturelle à l'UQAM a mérité une bourse de 4 000 \$, et le prix AVENIR Personnalité – 1^{er} cycle. Évelyne Boisvert-Beauregard s'était distinguée par l'importance et la diversité de ses activités sociales, depuis plusieurs expériences de coopération internationale jusqu'à son implication dans une bibliothèque de ruelle ou l'organisation d'une marche contre la pauvreté pour le mouvement ATD Quart Monde.

Afin d'encourager l'engagement social et communautaire des étudiants de l'UQAM, ainsi que leur participation au concours, la direction des SVE offrira cette année des bourses de 500 \$ aux étudiants qui représenteront l'université lors du concours Forces AVENIR. Pour plus de détails, ou pour obtenir le guide de mise en candidature, consultez le personnel du secteur des bourses d'excellence, au local DS-R345, ou le site du concours: <http://www.forcesavenir.qc.ca>.

Pierre Faucher

Grâce à une entente de partenariat avec le Centre d'art contemporain de Bruxelles, les nouveaux partenaires pourront s'échanger des expositions: la Galerie de l'UQAM reçoit, dans un premier temps, l'exposition de l'artiste belge Philippe De Gobert – inaugurée le 7 mars dernier – et pourra présenter, au printemps 2003 à Bruxelles, l'exposition *Point de chute* qui réunissait ici l'an dernier les œuvres de cinq artistes, Jérôme Fortin, Manuela Lalic, Marie-Josée Laframboise, David Altmejd et Raphaëlle de Groot. L'exposition Philippe De Gobert, jusqu'au 6 avril, bénéficie du soutien de la coopération Wallonie-Bruxelles/Québec.

Pour Philippe De Gobert, il s'agit d'une première grande exposition personnelle au Canada, bien qu'il ait participé en 1988 à une exposition collective intitulée *5 Artistes belges à Montréal*, présentée par les galeries Skol, Dare Dare et Oboro. À la Galerie de l'UQAM, Philippe De Gobert propose de grandes photographies dont certaines en couleur, ainsi que six sculptures. Cet artiste construit des maquettes qu'il photographie par la suite avec un éclairage artificiel en studio, comme au cinéma. Il lui arrive aussi de peindre ses photos en appliquant généreusement des pâtes de couleur. Sa démarche «consiste à rêver, à imaginer un lieu, puis à le construire de toutes pièces», précise-t-il. «Sur un modèle réduit, les modifications se font presque aussi vite qu'on les imagine. Autant que possible



Photo : Philippe De Gobert

De Philippe De Gobert, *Atelier 4TR*, 1997, à la Galerie de l'UQAM jusqu'au 6 avril.

j'utilise des matériaux qui correspondent à ceux que l'on mettrait en œuvre à vraie grandeur.»

La Galerie de l'UQAM présente également jusqu'au 6 avril deux artistes performeurs, Flutura et Besnik Haxhillari qui intitulent leur installation/performance *Chair de couple*. Albanais d'origine, le couple d'artistes a étudié à Tirana, Lausanne et Berlin et exposé séparément en Europe centrale principalement avant de monter ensemble des installations/performances. Pour la petite salle d'exposi-

tion de la galerie, le couple qui vit et travaille maintenant à Montréal a réalisé un projet multidisciplinaire qui incorpore la vidéo, la photographie et la performance et entend questionner la notion d'identité. «Notre performance, précisent-ils, cherche à développer la conscience, basée sur l'absurde et l'improvisation, en posant plus de questions que de réponses. Nous avons cherché à produire une pensée en actes. Des actes pour penser l'art.»

Par ailleurs, le Centre de design poursuit sur sa lancée scandinave en présentant l'œuvre du grand architecte et designer danois Arne Jacobsen (1902-1971), jusqu'au 7 avril.

Réalisée par le Centre de design danois et l'Institut d'architecture du Danemark, cette exposition veut souligner le centenaire de la naissance de ce remarquable concepteur dont l'œuvre marque encore abondamment le paysage danois, plus de trente ans après sa mort. *Icônes architecturales et objets quotidiens* comprend donc, comme son nom l'indique, des pièces d'ameublement, vaisselle, coutellerie, accessoires de table, etc., de même que ses principaux projets d'architecture présentés sur panneaux graphiques.

PUBLICITÉ

AVIS DE SCRUTIN

EN VUE DE LA DÉSIGNATION
DU DOYEN DE LA FACULTÉ
DES LETTRES, LANGUES ET
COMMUNICATIONS

CANDIDATURE

Monsieur Enrico Carontini

Directeur du
Département des communications

N.B. Le curriculum vitae du candidat est disponible, pour consultation, à la direction de votre unité académique ou administrative et sur le site WEB du Secrétariat des instances (www.unites.uqam.ca/instances/ - en cliquant sur «procédures de désignation»). De plus, une copie vous sera fournie, sur demande, au Secrétariat des instances, local D-4500 ou en téléphonant au 8422.

PÉRIODE DE SCRUTIN

Du 18 au 22 mars 2002, de 9 h à 22 h.

DROIT DE VOTE

- Toute étudiante, tout étudiant régulier de 1^{er}, 2^e et 3^e cycles inscrit à la session Hiver 2002 (à l'exception des étudiants libres, de programme d'échanges et d'une autre université qui suivent des cours à l'UQAM), de la faculté
- Toute professeure, tout professeur (excepté les professeurs associés et visiteurs), de la faculté
- Toute, tout maître de langues
- Toute chargée de cours, tout chargé de cours inscrit sur la liste de pointage, de la faculté
- Toute employée, tout employé de soutien, de la faculté.

DÉROULEMENT DU SCRUTIN

Vous pouvez vous prévaloir de votre droit de vote en utilisant le système de vote par téléphone (VOTEL) de l'UQAM et en procédant comme suit:

- Avoir en votre possession:

Pour les professeurs, maîtres de langues, chargés de cours et employés de soutien:

- Votre matricule numérique
- Votre numéro d'identification personnel (NIP)

Pour les étudiants:

- Votre code permanent numérique
- Votre numéro d'identification personnel (NIP)

- Composer le 987-0401 à partir d'un téléphone à clavier

- Suivre les instructions.

**DÉPOUILLEMENT DU SCRUTIN
ET PROCLAMATION DES RÉSULTATS**

La compilation des résultats se fera le **25 mars 2002** en présence des membres du Comité de sélection et de l'ombudsman de l'UQAM.

INFORMATION

Daniel Hébert, adjoint au secrétaire général et directeur du Secrétariat des instances

Tél.: 987-3000 poste 3068
ou par courrier électronique:
hebert.daniel@uqam.ca

Secrétariat des instances de l'UQAM
Le 25 février 2002
DH/dc

EN VUE DE LA
DÉSIGNATION
DU DOYEN
DE LA FACULTÉ DES SCIENCES

CANDIDATURE

Monsieur Gilles Gauthier

Professeur au
Département d'informatique

N.B. Le curriculum vitae du candidat est disponible, pour consultation, à la direction de votre unité académique ou administrative et sur le site WEB du Secrétariat des instances (www.unites.uqam.ca/instances/ - en cliquant sur «procédures de désignation»). De plus, une copie vous sera fournie, sur demande, au Secrétariat des instances, local D-4500 ou en téléphonant au 8422.

PÉRIODE DE SCRUTIN

Du 18 au 22 mars 2002, de 9 h à 22 h.

DROIT DE VOTE

- Toute étudiante, tout étudiant régulier de 1^{er}, 2^e et 3^e cycles inscrit à la session Hiver 2002 (à l'exception des étudiants libres, de programme d'échanges et d'une autre université qui suivent des cours à l'UQAM), de la faculté
- Toute professeure, tout professeur (excepté les professeurs associés et visiteurs), de la faculté
- Toute chargée de cours, tout chargé de cours inscrit sur la liste de pointage, de la faculté
- Toute employée, tout employé de soutien, de la faculté.

DÉROULEMENT DU SCRUTIN

Vous pouvez vous prévaloir de votre droit de vote en utilisant le système de vote par téléphone (VOTEL) de l'UQAM et en procédant comme suit:

- Avoir en votre possession:

Pour les professeurs, maîtres de langues, chargés de cours et employés de soutien:

- Votre matricule numérique
- Votre numéro d'identification personnel (NIP)

Pour les étudiants:

- Votre code permanent numérique
- Votre numéro d'identification personnel (NIP)

- Composer le 987-0401 à partir d'un téléphone à clavier

- Suivre les instructions.

**DÉPOUILLEMENT DU SCRUTIN
ET PROCLAMATION DES RÉSULTATS**

La compilation des résultats se fera le **25 mars 2002** en présence des membres du Comité de sélection et de l'ombudsman de l'UQAM.

INFORMATION

Daniel Hébert, adjoint au secrétaire général et directeur du Secrétariat des instances

Tél.: 987-3000 poste 3068
ou par courrier électronique:
hebert.daniel@uqam.ca

Secrétariat des instances de l'UQAM
Le 25 février 2002
DH/dc

À TOUTES LES ÉTUDIANTES
ET À TOUS LES ÉTUDIANTS
DES UNIVERSITÉS
CONSTITUANTES DE L'UQ,
INSTITUTS DE RECHERCHE
ET ÉCOLES SUPÉRIEURESPOUR LA DÉSIGNATION D'UNE
ÉTUDIANTE OU D'UN ÉTUDIANT
À L'ASSEMBLÉE DES
GOUVERNEURS

En vue de la désignation d'une étudiante ou d'un étudiant à l'Assemblée des gouverneurs, les candidats officiellement mis en nomination sont, par ordre alphabétique :

- M. Winston Chan, étudiant à l'Université du Québec à Trois-Rivières
- M. Olivier Charue, étudiant à l'université du Québec à Montréal
- Mme Karine Dupérré, étudiante à l'université du Québec à Chicoutimi

PÉRIODE DE SCRUTIN

Du 11 au 26 mars 2002

DROIT DE VOTE

Toute étudiante ou tout étudiant inscrit dans une université constituante, un institut de recherche ou une école supérieure a droit de vote.

SCRUTIN

Le bulletin de vote sera remis personnellement à l'étudiante ou à l'étudiant sur demande dans le(s) bureau(x) de vote prévu(s) à cet effet dans son établissement.

Une preuve d'identité sera exigée et le nom de l'étudiante ou de l'étudiant votant sera rayé de la liste des noms des votants préalablement préparée à cette fin.

Après avoir voté, l'étudiante ou l'étudiant remet son bulletin de vote au secrétaire général de son établissement ou à la personne désignée par lui, qui le place dans une enveloppe prévue à cette fin et la scelle et ce, en présence de l'étudiante ou de l'étudiant.

Les enveloppes-réponses contenant les bulletins de vote ainsi que les bulletins de vote non utilisés doivent être retournés par le secrétaire général de chaque établissement au secrétaire général de l'Université du Québec, au plus tard le **26 mars 2002**, le cachet de la poste faisant foi de la date d'envoi.

DÉPOUILLEMENT DE SCRUTIN

Les enveloppes-réponses reçues au secrétariat général de l'Université du Québec demeureront scellées jusqu'au dépouillement des bulletins de vote par le Comité de scrutin, dont la date est à déterminer.

PROCLAMATION DES RÉSULTATS

La personne ayant reçu le plus grand nombre de voix sera alors désignée par l'ensemble des étudiants pour siéger à l'Assemblée des gouverneurs. Son entrée en fonction s'effectuera à la suite de sa nomination par le Gouvernement.

Le secrétaire général
Michel Quimper
Université du Québec
475, rue de l'Église
Québec (Québec)
G1K 9H7
Tél. : (418) 657-4222
Québec, le 28 février 2002

Un prix pour les finissants
du MBA pour cadres

Les lauréats du *Prix Pierre-Paquette* du programme universitaire Banque Nationale du Canada (PUB) de l'UQAM, ont été présentés lors d'un déjeuner-causerie organisé par la Chaire Philippe-Pariseault de formation en mondialisation des marchés de l'agroalimentaire de l'UQAM. Messieurs François Rousseau, René

Roy, Gaston Sévigny et Jean-Guy St-Pierre, se sont partagé un montant de 15 000 \$. Rappelons que le *Prix Pierre-Paquette* honore la mémoire d'un haut dirigeant de la Banque Nationale et est remis chaque année à l'équipe d'étudiants ayant réalisé le meilleur projet d'intégration de fin de programme MBA pour cadres.



Photo : J.-A. Martin

De gauche à droite : M. Michel Librowicz, titulaire de la Chaire Philippe Pariseault; Mme Andrée De Serres, directrice du MBA pour cadres en financement des entreprises agricoles; M. François Rousseau, lauréat; M. Gilles Bissonnette, premier vice-président, Affaires bancaires et Opérations, Banque Nationale du Canada et M. René Roy, lauréat.

PUBLICITÉ

Série de conférences à l'École de design

La directrice du DESS en Connaissance et sauvegarde de l'architecture moderne, Mme France Vanlaethem, et le professeur Réjean Legault de l'École de design, ont invité à l'UQAM des conférenciers de premier choix pour traiter d'un sujet mal connu – la sauvegarde de l'architecture moderne – qui pose des défis inédits. L'architecture considérée ici comme «moderne» est l'architecture novatrice du 20^e siècle et les bâtiments à sauvegarder, ceux qui doivent subir des modifications importantes (ex. amélioration de leur performance technique,

adaptation à de nouveaux usages ou mise aux normes la plupart du temps) et qui risquent de perdre dans l'opération leurs fenêtres d'origine ou autres éléments architecturaux garants de leur authenticité culturelle.

Plusieurs sommités de l'architecture de restauration moderne sont invitées par l'École de design d'ici la fin de l'année. Il s'agit de :

- M. Giovanni Bardelli (13 mars), architecte et professeur au *Politecnico* de Turin qui a intitulé sa confé-

rence «Théorie de la conservation et culture technologique» et dont la venue a été rendue possible grâce à l'appui financier de l'*Instituto Italiano di Cultura* de Montréal;

- M. Chris Wood (27 mars), conservateur de l'architecture de la grande société de sauvegarde du patrimoine britannique, *English Heritage*, qui traitera de «Applying Traditional Principles and Techniques to the Conservation of 20th Century Buildings», dont la venue bénéficie de l'appui financier de la *British Council* à Montréal;

- M. José Oubriere (1^{er} mai), architecte et professeur au *Ohio State University* à Columbus aux États-Unis dont le propos sera de «Terminer l'église Firminy de Le Corbusier». La venue de M. Oubriere est organisée en collaboration avec Design international de l'École de design de l'UQAM.

Les conférenciers interviendront également dans le cadre des cours du DESS en Connaissance et sauvegarde de l'architecture moderne. Signalons que l'ensemble de ce projet de conférences publiques a bénéficié de la collaboration du Bureau de la coopération internationale (BCI). Les conférences se donnent au pavillon de design, 1440 rue Sanguinet, salle DE-3240, à 18h.



L'architecte Wessel de Jonge, responsable de la restauration des usines Van Nelle de Rotterdam (construites dans les années 20) était le premier conférencier de la série. Photo : Kijuro Yahagi, extraite de Brinkman & Van der Vlugt, Japon, AdeS, 2000.

Exposition d'un fossile de béluga préhistorique



Photo : Andrew Dobrowskyj

Un fossile de béluga de plus de 10 000 ans est présentement exposé dans le hall d'entrée du pavillon Président-Kennedy de l'UQAM, grâce à un protocole de collaboration entre le Département des sciences de la Terre et de l'atmosphère et la Faculté des sciences de l'UQAM et la Société de paléontologie du Québec (SPQ).

Rappelons que la découverte du fossile avait été faite par Mme Monique Haineault, avicultrice, dans

un champ de la ferme familiale à Saint-Félix-de-Valois, à l'été 2001. Aussitôt, la SPQ concluait une entente avec elle et contactait l'archéologue Serge Lebel, professeur associé au Département des sciences de la Terre et de l'atmosphère, afin d'extraire le béluga fossile de son champ. Les ossements furent par la suite emballés et mis en sécurité à l'UQAM. Signalons que le squelette du mammifère est l'un des plus complets à avoir été découvert en 150 ans.

PUBLICITÉ

L'Atelier d'opéra : l'envers du décor

Anne-Marie Brunet

L'Atelier d'opéra de l'UQAM existe depuis 15 ans. Créé pour offrir aux étudiants en chant un apprentissage de la scène et du répertoire essentiel à leur formation, il s'est « professionnalisé » avec les années. Les représentations ont lieu aujourd'hui dans une salle de spectacle professionnelle avec accompagnement d'orchestre (Orchestre de l'UQAM, dirigé par Martin Foster). Pour la deuxième année, Colette Boky, directrice artistique et metteure en scène, est entourée pour la conception du spectacle des étudiants en scénographie du Département de théâtre. L'Atelier d'opéra est devenu aujourd'hui une « grosse machine » dont nous avons voulu connaître les dessous.

Mardi, 26 février. Dans l'atelier de costumes du Département de théâtre, situé dans les sous-sols du Judith-Jasmin, des étudiantes s'affairaient autour de Josée Bernard, la jeune interprète de Cherubino. Elle découvre enfin les habits qu'elle portera dans moins d'un mois pour interpréter son rôle dans *Le Nozze di Figaro*, la production de cette année. À partir d'aujourd'hui, le compte à rebours est commencé pour Laurelou Famelart, conceptrice des costumes, et ses assistantes. « Tout doit être prêt pour le début des répétitions en costumes, le 11 mars. Chaque chanteur doit passer à l'atelier pour les essayages et les ajustements », raconte Mme Famelart.



Photo : Andrew Dobrowolskyj

Yves Alexandre, interprète de Don Curzio, est maquillé par Brena Subotic, étudiante en scénographie au Département de théâtre.

Et ils sont nombreux, une quarantaine de chanteurs dont une vingtaine de choristes. Il y a eu des auditions afin d'offrir un rôle qui

convienne à chacun des étudiants inscrits à l'Atelier d'opéra, un cours-année de six crédits. Il a aussi été nécessaire d'auditionner des chanteurs d'ailleurs (étudiants d'autres universités ou chanteurs non-professionnels) pour compléter la distribution ou plutôt les deux distributions. « Il est impensable de demander aux solistes de chanter deux soirs consécutifs. Or nous avons la salle Pierre-Mercure seulement deux semaines pour le montage des décors, la programmation des éclairages, les répétitions sur scène, les pré-générales et les générales. Il reste seulement quatre jours pour les représentations. En ayant deux distributions, nous permettons à chaque chanteur de se produire au moins deux fois sur scène », explique Hélène Gagnon, directrice de production et régisseuse.

Pour les costumières, la confection de vêtements et d'accessoires pour deux distributions, n'est pas une mince tâche. « Deux interprètes du même personnage sont parfois de tailles très différentes. Nos costumes sont ajustables en hauteur », explique Laurelou. Pour ce travail, M. Vincent Pastena, le professeur de coupe, un homme de grande expérience, est d'une aide inestimable. « Il sait faire des miracles pour que chaque chanteur soit confortable sur scène. Nous avons beaucoup de chance de l'avoir avec nous », précise-t-elle. Les choristes devront pour leur part, se contenter de costumes de location, petit budget oblige.

Pourquoi cette année encore, l'œuvre au programme est-elle de

Mozart? D'après Mme Boky, il faut vérifier plusieurs choses avant de choisir un opéra : la disponibilité des partitions à la bibliothèque de musique; les droits d'auteur; le nombre de musiciens nécessaires (il sont près de 40) et enfin la difficulté de l'œuvre. Or *Le Nozze di Figaro* présentaient le profil idéal. Il s'agit d'un opéra en quatre actes, très classique, comportant près de 400 pages. Malgré des coupures qui ont occasionné quelques grincements de dents, se rappelle Denyse St-Pierre accompagnatrice et répétitrice, le spectacle devrait durer près de trois heures.

Pour les enchaînements entre les différents tableaux, on a utilisé les textes de Beaumarchais adaptés par Jacques Létourneau. Les étudiants en chant ont donc dû apprendre à réciter les textes. « Ce n'est pas facile de parler comme au XVIII^e siècle », précise Colette Boky. Pour Marylène Cousineau, interprète de Barbarina, et qui n'a pas beaucoup d'expérience en théâtre, il faudra prendre les bouchées doubles.

Pour un chanteur d'opéra, il ne suffit pas de bien chanter. Il faut parfois savoir danser. Dans cette production, il y a un fandango mis au point par la chorégraphe Diane Boeki, fille de Mme Boky. En plus de se déplacer sur scène en mesure, le chanteur doit toujours avoir un contact visuel avec le chef d'orchestre, tout en ayant l'air naturel et en faisant face au public vers qui il doit projeter sa voix.

Josée Bernard avec l'assurance de celle qui a chanté dans *La Flûte enchantée* l'année dernière, précise qu'il y a beaucoup d'apprentissages qui doivent être faits sur scène (donc dans les deux dernières semaines) : les déplacements, par exemple, ne pas rester dans l'ombre mais aussi chanter avec l'orchestre. « Ce n'est plus la même relation que celle qu'on avait auparavant avec la répétitrice. » Denyse St-Pierre surnommée affectueusement la femme-orchestre, prépare chacun des solistes à interpréter son rôle. Elle estime que la transition entre le piano et l'orchestre est très difficile. « Beaucoup de chanteurs ont toujours en tête le *beat* du piano, c'est tout autre chose avec l'orchestre. » C'est comme chanter avec une bande sonore, ajoute Marylène, « une fois qu'elle est partie, il faut se lancer, car la musique ne s'arrêtera pas pour nous. »

Mercredi, le 27 février. Nous descendons dans les sous-sols de l'UQAM pour rencontrer Fanny Bisailon, conceptrice des décors. Son



Photo : Andrew Dobrowolskyj

La conceptrice de décor Fanny Bisailon, étudiante en scénographie, fait des retouches à un élément du décor du 4^e acte de *Le Nozze di Figaro*.

travail a consisté, explique-t-elle, à lire la pièce, faire des recherches historiques sur les lieux et les objets du XVIII^e siècle. Elle a conçu une maquette de la scène avec des panneaux mobiles comme ceux de la salle Pierre-Mercure dont elle a appris le fonctionnement.

« Travailler dans une pareille salle est une chance pour nous. Nous avons l'habitude de salles beaucoup plus modestes. » La plupart des décors sont déjà prêts. Ils seront montés pour les répétitions des 10 et 11 mars. Les accessoires qui sont aussi presque tous achevés seront installés à leur place selon les instructions de la metteure en scène. Les travaux des étudiants en scénographie sont supervisés par les professeurs qui les encadrent étroitement.

La préparation des *Nozze di Figaro* représente un défi très intéressant et riche en enseignement pour la centaine de personnes qui y est impliquée. Colette Boky, estime à plus de 300 heures, le temps consacré par chacun à la réalisation de cette grande aventure. Le budget de 24 000 \$, que viendront compléter les recettes des quatre représentations, suffit à peine à combler les dépenses. Philosophe, Colette Boky, affirme qu'avec de l'imagination, on arrive à tout. « Je peux compter sur la disponibilité de tous. Nous travaillons dans l'harmonie. Il n'y a pas beaucoup d'opposition. Ce que nous faisons ressemble vraiment à un travail professionnel. »

Les représentations de *Le Nozze di Figaro* auront lieu du 21 au 23 mars à 19 h 30 et le 24 mars à 14 h, à la salle Pierre-Mercure du Centre Pierre-Péladeau.



Photo : Andrew Dobrowolskyj

Le professeur de coupe Vincent Pastena habille Josée Bernard, étudiante du Département de musique qui interprète le rôle de Cherubino.